

TOURISME DURABLE ET TERRITOIRE : L'AILLEURS EST-IL TOUJOURS LOIN ?

Université Populaire de Saint-Michel-sur-Orge, 8 juin 2010

Intervention de Julien Guerrero à la suite de celle d'Anne-Solange Muis

[Cette présentation était accompagnée d'un diaporama.]

...

Merci Anne-Solange pour toutes ces explications et ces clés de réflexion que tu nous as données. Et merci pour cette excellente transition qui amorce très bien la suite de notre exposé. Donc, pour compléter ton propos et pour alimenter encore le thème de la soirée, je vais pour ma part vous livrer quelques témoignages d'expériences, concrets, puisque j'ai eu l'immense plaisir de réaliser des voyages un peu insolites, d'abord à cyclomoteur, aux quatre coins de la France, puis à pied. Ces voyages qui sortent un peu des clous m'ont naturellement amené à cogiter sur cette fameuse interrogation, « L'ailleurs est-il toujours loin ? ». Et j'espère que l'évocation de ces voyages nourrira également votre propre avis sur cette question et que nous pourrons en discuter ensuite durant notre temps d'échange.

Avant toute chose, je voudrais préciser que je ne suis pas un voyageur au très long cours, comme il en existe, qui quittent leur lieu de vie pendant de nombreux mois voire plusieurs années, par exemple pour réaliser un tour du monde. C'est une démarche qui peut être admirable mais c'est une démarche extrême à laquelle presque personne ne s'identifie. Mes excursions sont quand même restées nettement plus modestes, elles ne duraient qu'une journée ou quelques jours mais, en cela, elles devraient vous parler davantage par rapport aux impératifs bien compréhensibles de notre vie quotidienne.

Alors, à cyclomoteur tout d'abord. (Normalement il ne faut pas dire « mobylette » mais il m'arrivera de le dire quand même. J'espère que les puristes ne m'en tiendront pas trop rigueur.) Eh bien comment est-ce que j'en suis venu à vouloir me lancer sur la route comme ça, à 45 km/h, pour parcourir tous ces kilomètres ? Au départ il y a un goût pour l'ailleurs, qui m'a clairement été communiqué par les magnifiques voyages que mes parents, mon frère et moi avons réalisés en France et en Europe avec notre camping-car lorsque j'étais enfant. Ensuite, eh bien ce cyclomoteur, c'est mon frère qui se l'était acheté et qui, à sa majorité, me l'a tout simplement et très gentiment offert. Me voilà donc, à 14 ans, heureux propriétaire d'un merveilleux instrument de liberté, et bien vite je vais ressentir comme un appel du large. « Jusqu'où cette petite machine serait-elle capable de m'emmener ? » Et comme un bon schéma vaut mieux qu'un long discours, voici, en dix secondes, le résumé cartographique des dix années qui ont suivi. [Projection de cartes successives sur lesquelles figurent les itinéraires parcourus d'année en année] 2000... 2001... 2002... 2003... 2004... 2005... 2006, tout ça, c'était avec cette première mobylette que j'avais fini par baptiser affectueusement « Ginette », puis, avec ma seconde mobylette surnommée « Jeannette », 2007... 2008... et 2009.

Alors, je n'étais pas non plus une tête brûlée, pas du genre à me réveiller un matin et à me dire : « Tiens, aujourd'hui, je partirais bien à l'autre bout du pays ! » Non. Surtout que le bonheur que vous pouvez éprouver grâce à ces pérégrinations débute bien avant votre départ de la maison et se prolonge bien après votre retour. Le « bonheur avant », c'est celui de la préparation et je dirais même de la **construction de chaque projet de balade**. (Cette idée de construction me semble très importante.) Chaque projet est un peu comme votre bébé, et vous comprenez vite que le faire grandir est à la fois agréable et vertueux, puisque vous vous donnez un but à atteindre, une mission à remplir, un défi à relever, et alors toutes vos pensées et tous vos gestes sont tendus vers cet objectif, vous êtes portés par quelque chose, vous avez l'impression de ne pas vous enliser dans des futilités. Vous essayez donc de penser à tout : planifier l'itinéraire, dans la campagne et dans les villes, vous informer sur les monuments et les curiosités diverses que vous pourrez y voir, recenser et localiser des stations services où vous pourrez vous ravitailler, ainsi que des garagistes qui pourraient vous sauver en cas de panne, réserver vos nuitées en auberges de jeunesse, vos places pour d'éventuelles expositions ou manifestations culturelles que vous ne voulez pas manquer, même vos billets de traversées en ferry, dresser un budget prévisionnel, et puis définir intelligemment quelle sera la place de chaque chose que vous emporterez. Tout ça, c'est du travail, mais c'est absolument exaltant, surtout quand vous avez entre quinze et dix-huit ans !

Ensuite, le « bonheur pendant », c'est bien sûr celui de la concrétisation et de la découverte. Et, par rapport à la voiture, le cyclomoteur vous permet d'apprécier la **vertu de la lenteur** (autre idée importante), le fait de pouvoir avoir un œil sur la route et un autre sur le paysage, la possibilité de vous arrêter facilement sur le bas-côté, le plaisir de regarder la carte et de vous dire que vous arrivez à parcourir de si grandes distances avec une si petite machine. Sans pare-brise, vous êtes évidemment plus proches de votre environnement, vous percevez mieux la douceur des paysages, vous trouvez même des charmes à des endroits qui *a priori* en sont dépourvus, les petites routes vous font passer par des villages dont certains donnent l'impression que plus personne ne les traverse... Bref, vertu de la lenteur, et vous vous créez une bulle dans laquelle vous vous sentez extrêmement bien.

Vous avez ici les châteaux de Courson et du Marais, l'Hôtel de Ville de Saint-Chéron et le centre historique de Dourdan, qui ne sont pas loin d'ici mais qui, dans ma tête, à quinze ans, incarnaient bel et bien des bouts du monde. Et réussir à les atteindre, seul et par mes propres moyens, c'était pour moi l'extase, je me sentais aventurier, pionnier, explorateur, découvreur d'Amérique ! C'était grandiose !

Quelques clichés, non exhaustifs, d'autres bouts du monde que je me suis régalié à atteindre : Orléans, les moulins de la Beauce, la cité médiévale de Provins, les ruines de Château-Gaillard, le Pont de Normandie, le Vieux Port de

Honfleur, la cathédrale de Beauvais, la clairière de l'Armistice à Rethondes, les falaises calcaires de la Côte d'Albâtre, le château de Chenonceau, le pont-canal de Briare, la cathédrale de Reims...

Et puis quelques péchés mignons auxquels j'ai succombé, par gourmandise et aussi par envie de me prendre pour un grand : plusieurs bons repas dans des restaurants, comme ici à Orléans ou à Provins, ou bien des viennoiseries toutes simples mais absolument exquis, ici à Vitry-le-François, surtout quand vous avez roulé pendant des heures par des températures bien fraîches.

Et quand vous réalisez votre rêve exactement tel que vous le souhaitiez, c'est vraiment un sentiment de jouissance qui vous anime – j'ose le mot. Je rêvais par exemple d'atteindre la plage de Dieppe, de m'allonger sur les galets et d'y écouter de la musique en contemplant le déferlement des vagues et le vol des goélands, eh bien c'est exactement ce à quoi j'ai pu m'adonner ! J'ai tout fait pour réussir à créer cette scène, à exaucer ce vœu. J'en profite pour vous raconter une autre anecdote par rapport à cette excursion à Dieppe. D'ici à là-bas, il faut compter 200 kilomètres, autant pour en revenir donc, c'est-à-dire, à 40 km/h de moyenne, 5 heures de route dans chaque sens. Alors on me disait souvent : « Mais non, tu ne peux pas faire l'aller-retour à Dieppe en une seule journée avec une mobylette », mais si, quand vous faites le calcul, c'est tout à fait possible. L'idée était donc de rouler entre 8 heures et 13 heures, de rester deux heures sur place, jusqu'à 15 heures, et de revenir vers la maison entre 15 heures et 20 heures. Et quand je racontais ça, je m'entendais dire : « Oh la la, seulement deux heures sur place pour dix heures de trajet ! Est-ce que ça en vaut bien la peine ? », ce à quoi je répondais : « Mais vous savez, c'est douze heures de bonheur ! » Le trajet n'est pas du tout une corvée, vous ne vous dites pas : « Bon, quand est-ce qu'on arrive ? », non, absolument pas, parce que vous prenez le temps de regarder autour de vous et vous êtes tout excités de sentir que vous avancez, lentement mais sûrement, vers votre but. D'ailleurs, une fois là-bas, eh bien les deux heures en question, vous les savourez pleinement, parce que vous savez ce qu'il vous en a coûté pour arriver là – en termes de patience, d'effort, d'inconfort sur la selle... – donc vous ne perdez pas une miette de ces deux heures-là ; les cinq heures du retour sont toujours moins exaltantes que celles de l'aller, certes, mais vous savez aussi que tout se mérite et que vous ne pourrez véritablement apprécier la réussite de votre projet que lorsque vous aurez regagné votre foyer. Bref, c'est bel et bien douze heures de bonheur, douze heures d'une expérience extraordinaire !

Enfin, le « bonheur après », c'est celui de la réussite et, évidemment, d'une certaine fierté. Lorsque tout s'est déroulé comme vous le souhaitiez, vous rentrez au bercail dans un état second, vraiment, vous vous délectez d'un sentiment de plénitude, et surtout vous sentez que votre confiance en vous-mêmes s'est sensiblement renforcée (ça aussi, ça me paraît primordial), vous sentez que cette confiance en vous-mêmes va pouvoir vous porter plus loin encore, et justement votre motivation est exacerbée pour vous propulser dans des projets encore plus ambitieux, auxquels vous ne vous seriez jamais cru capables de simplement songer un jour, mais qui vont se réaliser à leur tour, et ainsi de suite. Finalement, vous vous engagez dans un cercle vertueux qui vous pousse vers l'avant, qui vous porte, qui vous transporte, qui vous maintient dans une dynamique excellente pour le moral.

Alors, brièvement, quelques autres photographies des périple de plusieurs jours dans lesquels je me suis lancé après ma majorité : un grand tour de Normandie, un week-end prolongé à Bruxelles, un voyage en Corse exceptionnel au point de paraître complètement irréel, un circuit dans les Vosges légèrement prolongé vers l'Allemagne, le seul périple que je n'ai pas réalisé seul mais avec mon meilleur ami qui était à scooter, quelques jours de vacances en Poitou-Charentes, une autre aventure allemande pour mettre des images sur le nom de notre commune jumelle, Neukirchen, et puis un aller-retour à Londres en bivouaquant près de Douvres. Après tout ça, je suis parti poursuivre mes études à Brest – vous apercevez ici la sortie de la rade –, j'y ai emmené Ginette, mais après trois mois... [quelques extraits de presse annonçant le vol de Ginette], et puis... [la Une de Yahoo ! France annonçant le vol de Ginette], et puis... [une image du journal télévisé de 20 heures de TF1 annonçant le vol de Ginette], mais finalement... [quelques extraits de presse annonçant l'offre par Peugeot d'une « Ginette 2 »]. Bien, je ne rentrerai pas dans les détails, nous pourrions passer des heures à parler de ce vol et surtout de l'engouement médiatique improbable qui a suivi, mais ce n'est pas du tout le sujet de ce soir.

Conclusion sur cette partie « à cyclomoteur ». Eh bien réaliser un voyage de cette sorte, c'est un peu comme réaliser une figure de dominos ! Il y a le « bonheur avant » – vous allez patiemment construire cette figure, si l'exercice vous passionne il ne va pas vous paraître fastidieux, et vous ne savez jamais à l'avance, avec certitude, si tout se passera bien comme vous l'espérez une fois que vous aurez fait basculer le premier domino, c'est-à-dire une fois que vous serez partis de chez vous –, il y a le « bonheur pendant » – vous voyez votre création se concrétiser, s'animer, prendre vie dans un mouvement harmonieux –, et il y a le « bonheur après » – même si vous avez passé beaucoup plus de temps à disposer les dominos qu'à les voir tomber, vous êtes profondément satisfaits de votre travail, vous êtes heureux d'avoir été suffisamment concentrés « avant » pour ne connaître aucune mauvaise surprise « pendant », et vous visez déjà une figure plus complexe.

Sur le plan écologique, un point positif : la très faible consommation d'essence, entre 2 et 3 litres aux 100 km ; et un point négatif aussi toutefois : les moteurs deux temps, en proportion, sont plus polluants que les autres. Donc bien mais peut mieux faire.

Alors après toutes ces belles aventures, on m'a dit : « Bien, maintenant tu vas pouvoir passer ton permis moto, acheter une grosse cylindrée et tu vas nous faire le tour du monde ! »... P't'et' ben qu'oui mais surtout p't'et' ben qu'non ! En fait ce n'est pas du tout ce dont j'ai eu envie, pour la simple et bonne raison que j'avais la sensation d'aller encore trop vite à cyclomoteur. Et petit à petit, eh bien c'est tout simplement la randonnée pédestre qui m'a irrésistiblement attiré. J'étais persuadé que c'était dans cette nouvelle forme-là de voyage que j'allais trouver mon plus grand bonheur, et je me moquais pas mal d'aller à contre-courant d'un système qui nous incite plus souvent à l'accélération qu'au ralentissement. Au contraire, je trouvais ça plutôt amusant !

À présent, donc, partons marcher !

Alors d'abord, il est évident que nous allons retrouver beaucoup de similitudes entre les différents bonheurs d'une excursion à cyclomoteur, que nous venons d'évoquer, et les différents bonheurs d'une randonnée pédestre. C'est toujours une histoire de cercle vertueux. Tout commence toujours par un rêve qui vous saisit et que vous allez entretenir, que vous allez cultiver ; puis il y a le temps de la préparation, à la fois agréable et porteur de sens à vos yeux, durant lequel vous construisez votre projet et réciproquement le projet vous construit ; ensuite vous levez l'ancre pour aller vous enivrer d'une multitude de plaisirs dans la nature ; et puis, quand vous revenez chez vous, avec des étoiles dans les yeux, la tête pleine de merveilleux souvenirs et de sensations délicieuses, eh bien vous vous laissez conquérir par d'autres rêves, peut-être plus ambitieux que les précédents mais pas nécessairement, et de nouveau vous allez mobiliser toute votre passion et toute votre énergie et toutes vos compétences pour réaliser ces rêves.

Cependant, à pied, beaucoup de choses changent aussi bien sûr. Nous pouvons d'abord évoquer des différences tangibles, d'ordre matériel. Il faut déjà s'équiper – sac, tente, duvet, tapis de sol etc. –, ce qui a un coût au tout début mais qui est largement amorti dès que vous pratiquez ce loisir régulièrement. En étudiant l'itinéraire, vous allez guetter cette fois les sentiers balisés, notamment les célèbres GR – pour Grande Randonnée –, vous allez privilégier les sentiers qui ne se laissent arpenter qu'à pied et pas autrement, et qui, par rapport aux routes départementales que vous empruntiez à cyclomoteur, permettent d'accéder à des endroits plus secrets et bien plus magiques encore. En ce qui concerne le budget, il va rester minime : vous paierez éventuellement un trajet en train ou en voiture pour rejoindre la région que vous voulez explorer et/ou pour en revenir, une nuitée en camping de temps en temps, quelques cartes topographiques, et puis de la nourriture, que vous auriez de toute façon payée en restant chez vous. Dans les villages, vous apprenez donc à repérer rapidement les boulangeries ou les petites épiceries, et les commerçants acceptent toujours volontiers de remplir vos bouteilles d'eau, l'eau étant quand même et de loin votre carburant le plus essentiel. Et vous prenez vite toute la mesure de sa vraie valeur, j'insiste là-dessus.

Et puis il va y avoir d'autres différences, mais impalpables, intérieures, philosophiques. Et ici je voudrais illustrer mon propos par un exemple très concret. En février 2009, j'ai entrepris une assez longue marche : je suis parti de chez moi, de Longpont, et, tout seul, j'ai cheminé jusqu'à Angoulême. Et cette marche, qui a duré douze jours, s'est très vite transformée en un merveilleux voyage initiatique ! Ça a été une expérience magique, ça a été une vraie révélation, limpide, puisque je me suis rendu compte de tout ce à côté de quoi je passais en me déplaçant à cyclomoteur. Au fond j'avais toujours rêvé d'ouvrir comme ça la porte de la maison, un matin, et de partir, juste partir, le sac sur le dos et le nez au vent. Vous savez que Baudelaire disait : *« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent / Pour partir, cœurs légers, semblables aux ballons. »* Et c'est bel et bien ce que j'ai ressenti en quittant ma maison ce jour-là. Cela dit, il m'est toujours un peu difficile d'exprimer avec des mots ce sentiment bien particulier que j'ai éprouvé en faisant les tout premiers pas de cette expédition, en me disant que je partais traverser la moitié de la France sur mes deux jambes, en tout cas que j'allais essayer. C'était un sentiment inédit et d'une force démesurée ! Jamais, au grand jamais, je n'avais parcouru les cinq cents mètres de ma rue de cette façon-là, je veux dire dans cet état d'esprit-là, en ressentant cette légèreté-là, ce vertige-là, ces frissons-là ! Et je peux vous assurer que ma propre rue devenait un ailleurs à cet instant précis, un nouveau territoire, oui, jamais exploré auparavant, parce que **ce qui importe, ce n'est pas les choses, mais notre perception des choses.**

Quand je suis arrivé au centre d'Arpajon, le marché se tenait sous la halle, et tous mes sens se sont retrouvés en éveil : le plaisir de contempler les étals, le plaisir d'entendre cette petite effervescence du marché, le plaisir de sentir de bonnes odeurs, presque le plaisir de les goûter, et tout ça qui s'ajoutait au plaisir de fouler ces pavés, d'être vraiment en contact avec le sol. Et puis j'avais donc pu rejoindre facilement cette zone piétonne au cœur de la ville, je n'avais plus à me soucier du stationnement de la mobylette, je n'avais plus à craindre qu'on me la vole, non, tout devenait plus simple et plus paisible.

Il y a donc eu aussi le plaisir d'arpenter des sentiers inconnus et impraticables autrement qu'à pied. Et par rapport à ça je voudrais témoigner de quelque chose qui m'a frappé. Aller de Longpont à Angoulême, c'est quelque chose que j'avais déjà fait à maintes reprises, mais en voiture, en train, également à mobylette. Donc c'était un « axe » que je pensais désormais connaître par cœur. Par conséquent, lorsque je suis parti, j'étais beaucoup plus motivé par le défi physique que cette marche allait constituer – c'était ça, la vraie nouveauté – plutôt que par la pensée d'un éventuel dépaysement. Je ne m'attendais absolument pas à être surpris par les décors qui allaient m'entourer. Or, en réalité, outre le fait qu'à pied je ne suis pas passé exactement là où je passais d'habitude, j'ai véritablement redécouvert ces régions traversées, pour ne pas dire que je les ai découvertes, comme pour une première fois. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus et je n'en aurai pas le temps, mais je vous livre juste deux idées essentielles. La première, c'est que certaines personnes s'imaginent que pour voir un maximum de choses, mathématiquement il faut aller le plus vite possible, or c'est tout le contraire, et c'est mathématique aussi puisque plus vous allez lentement et plus votre angle de vision s'ouvre. Plus vous allez vite, plus il se referme. Et c'est comme ça, en pouvant être beaucoup plus attentif à ce qui se déroulait autour de moi, que j'ai pu découvrir ces contrées que je croyais connaître. La seconde idée, c'est que si à l'avenir je repartis, à pied, effectuer strictement le même trajet, eh bien je suis convaincu que chaque fois ce serait nouveau, que chaque fois ce serait une découverte, que chaque fois le territoire me semblerait différent. Parce que pour un même lieu donné où vous allez passer, il suffit que la saison change, que l'heure de la journée change, que la météo change, que votre humeur change, ou encore que le hasard vous offre d'autres rencontres, pour que tout change. Et maintenant, je sais que pour **découvrir de nouveaux**

territoires, je n'ai pas besoin de chercher à aller toujours plus loin à cyclomoteur, non, il me suffirait – pourquoi pas – de parcourir une nouvelle fois les trajets que j'ai déjà suivis à cyclomoteur, mais à pied et par des sentiers appropriés ! **Ce qui importe, ce n'est pas tant les choses que notre perception des choses.**

À pied, quand vous jetez un œil sur la carte, vous jubilez de réussir à progresser sur des distances conséquentes par votre propre force physique cette fois. Et, croyez-moi, ça vous réchauffe bien plus le cœur que lorsque vous savez pertinemment que le pétrole vous a aidé.

Peut-être qu'il m'a fallu deux jours pour traverser la Beauce, au lieu de deux heures à cyclomoteur, mais la joie d'atteindre la vallée de la Loire, avec ses bois et ses cours d'eau, au bout de ce « désert » beauceron, n'en a été que plus intense !

Le crépuscule et l'aube m'ont aussi gratifié de lumières et de couleurs très particulières, parfois enchanteresses, et ce genre de spectacle vous échappe souvent quand vous allez d'auberge de jeunesse en auberge de jeunesse à cyclomoteur, puisqu'à ces heures-là, tardives ou matinales, eh bien généralement vous êtes soit déjà arrivés, soit pas encore partis.

Le château de Chambord ! Il m'a fallu quatre jours pour l'atteindre depuis Longpont. Alors je vous laisse juger si cela vous semble beaucoup ou peu. Pour moi, ce n'est ni l'un ni l'autre, ou les deux à la fois, et de toute façon ça n'a aucune espèce d'importance. Parce que finalement, quand vous vous plongez dans une aventure comme celle-là, vous vous étonnez à perdre votre notion de la distance, du temps, de la vitesse, à perdre vos repères... et à être contents de les perdre !

Quelques instants de lecture au cours d'une pause, au bord du chemin... (Lecture appropriée puisqu'il s'agissait d'un livre sur la « simplicité volontaire ».)

Des bivouacs tranquilles, parfaitement silencieux, dans des prairies, et où même en France vous pouvez avoir l'impression d'être un peu loin de tout.

Nous parlions aussi tout à l'heure des vertus de la lenteur, eh bien en marchant elles sont démultipliées, à tel point que les meilleurs moments sont parfois même... les arrêts ! Ici, je m'étais assis sur le bas-côté de la route pour grignoter et me reposer un peu. Et j'ai assisté à quelque chose d'extraordinaire : les animaux qui se trouvaient aux alentours, à distance, s'exprimaient et s'exclamaient même, à tour de rôle, donnant vraiment l'impression qu'ils se parlaient, qu'ils communiquaient entre eux ! Les poules, les oiseaux, un chien, une vache... Tout ce petit monde bavardait ! Et je ne pense pas que j'aurais pu être attentif à cela si j'avais été en train de marcher. Il a vraiment fallu que je m'arrête pour y prêter attention, pour me mettre à écouter cette drôle de conversation et non plus seulement à l'entendre.

À pied, il vous est aussi plus facile de prendre le temps de chercher le meilleur angle de vue pour vos photographies, prendre le temps de vous éloigner un peu de la route pour essayer de composer votre image au mieux. Ici nous sommes à Angles-sur-l'Anglin, qui est un très beau village de la Vienne.

À pied, surtout, les rencontres sont plus aisées et plus approfondies, et pas seulement les rencontres avec les animaux bien sûr. Quand vous arrivez dans un village, sans pétarader et en avançant pas après pas, vous êtes tout de suite perçus comme un ami, en tout cas comme quelqu'un qui s'approche sans aucune agressivité. Alors quand vous croisez des gens, des commerçants, des passants, des personnes qui travaillent dans leur jardin ou bien qui promènent leur chien, naturellement vous allez vous dire « bonjour ». Et ce « bonjour » que vous allez vous échanger, vous, vous allez le savourer particulièrement parce que cela peut faire cinq kilomètres, c'est-à-dire une heure, depuis le dernier village, que vous n'avez croisé strictement personne. Or, nous restons et resterons toujours des êtres de relations. Et parfois, au-delà de ce « bonjour », une vraie conversation va débiter, voire se prolonger autour d'un café. Tout ça, c'est des beaux moments de cordialité et de complicité que nous apprécierons toujours infiniment, même s'ils restent éphémères ; on se partage des tranches de vie, on revient à plus de simplicité, à plus d'authenticité, à plus d'humanité.

De jour en jour, et de département en département, il y a des petits éléments qui vont vous faire comprendre que vous vous éloignez sensiblement de votre point de départ. Lorsque, en téléphonant à ma mère pour lui donner des nouvelles, je me suis aperçu qu'elle et moi n'avions plus tout à fait la même météo au-dessus de notre tête, ça m'a amusé et ça m'a donné du courage. Lorsque, en contemplant la vitrine d'une boulangerie de Sologne, j'ai aperçu une pâtisserie qui était présentée comme une spécialité locale, et que je n'avais effectivement jamais vue en Essonne, donc lorsque j'ai atteint un « local » qui n'était plus mon « local », ça m'a amusé et ça m'a donné du courage. Je me suis aussi senti vivement encouragé en voyant changer le paysage petit à petit, notamment l'architecture des maisons, comme ici en approchant vraiment d'Angoulême, avec leurs toits peu pentus et leur association caractéristique de tuiles orangées et de murs blanchâtres en pierre de chaux. C'est tout à fait charentais et pas franchement essonnien. Et puis cette lumière assez méridionale et chaleureuse tranchait nettement avec le départ de Longpont sous la grisaille et dans la neige.

Enfin, arrivée à Angoulême ! Et vous savez, en ayant grandi ici en Essonne, j'ai toujours été assez habitué au contexte de la ville. Les voitures, l'agitation, le bruit, la pollution... nous sommes un peu familiers de tout ça et ça ne nous dérange pas trop. Or là, après avoir marché pendant douze jours dans la campagne et rien que dans la campagne – puisque j'ai largement évité Orléans, Tours et Poitiers –, après m'être immergé pendant tout ce temps dans le calme du milieu rural, j'ai donc soudainement et brusquement retrouvé l'univers urbain. Je suis passé sous une rocade, j'ai marché le long de larges boulevards où il y avait beaucoup de circulation, et alors je me suis vraiment senti agressé. Alors qu'en temps normal je n'aurais rien remarqué de particulier, rien ne m'aurait choqué. C'était donc très intéressant comme ressenti.

Alors, une petite conclusion sur la randonnée pédestre. Sur le plan écologique, c'est bien sûr l'idéal. Vous coupez définitivement la fumée et vous carburez à d'autres choses. Vous coupez également toute pollution sonore, ce qui permet d'apprécier pleinement la tranquillité de la nature. Et nous n'oublierons pas, évidemment, d'être des

randonneurs responsables, c'est-à-dire de laisser chaque endroit où nous nous arrêtons, pour manger ou pour dormir, dans l'état où nous l'avons trouvé en arrivant, voire dans un meilleur état encore.

Finalement, pour synthétiser le message que je voudrais vous faire passer ce soir, eh bien nous n'avons pas forcément besoin d'aller très loin – nouvelle appréhension de l'espace –, nous n'avons pas forcément besoin d'aller très vite – nouvelle appréhension du temps –, et nous n'avons pas forcément besoin d'avoir beaucoup d'argent – réflexion sur le voyage en général –, pour atteindre le véritable objectif que nous conférons généralement aux voyages : s'évader, se dépayser, se changer les idées, s'ouvrir l'esprit, s'épanouir, découvrir le monde, découvrir les autres et finalement se découvrir soi-même.

Nous revenons alors à des « petits bonheurs » mais qui n'ont de « petits » que le nom, qui sont simples mais qui sont étrangement intenses, qui sont très sains, qui sont remarquablement accessibles – accessibles géographiquement comme financièrement –, et, vous l'aurez compris, qui sont relativement écologiques ou parfaitement écologiques. Et d'ailleurs, et je finirai là-dessus, par rapport à cette « durabilité du tourisme » que nous vous présentions, je pose la question, juste comme ça : est-ce qu'en plus de la durabilité écologique, ainsi que de la durabilité économique et sociale, il ne faut pas entendre également la durabilité du plaisir, la durabilité de l'étonnement, la durabilité de l'émerveillement, la durabilité des souvenirs que nous rapporterons de nos voyages, puisque de fait ces souvenirs peuvent nous marquer pour la vie ? En d'autres termes, quid du « développement durable de notre personne », donc de l'être humain ?